

BÉRENGER,

O U

L'ANNEAU DE MARIAGE,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Par MM. ^KLAFORTELLÉ ET VICTOR.

*Représenté pour la première fois, à Paris, sur le
THÉÂTRE DU VAUDEVILLE, le 4 Février 1809.*

PRIX : 24 sous.

A PARIS,

Chez FAGES, Libraire du THÉÂTRE DU
VAUDEVILLE, au Magasin de Pièces de
Théâtre, boulevard Saint-Martin, N^o. 29,
vis-à-vis la rue de Lancry.

1809.

PERSONNAGES. ACTEURS.

BÉRENGER.

M. HENRY.

CAMILLE, dame espagnole,
fille du duc de Montalvar.

Mad. DESMARES.

LA COMTESSE DE TOULOUSE,

sous le nom d'Elvire.

Mad. HERVEY.

PÉDRO, domestique d'Elvire.

M. CARLE.



La Scène se passe dans le château du duc de Montalvar, situé à quelques lieues de Valladolid.

Le Théâtre représente un salon.

BERENGER,
O U
L'ANNEAU DE MARIAGE.

SCENE PREMIERE.

CAMILLE , ELVIRE.

CAMILLE.

Oui , ma chère Elvire , depuis l'arrivée de ce jeune seigneur à Madrid , je sens qu'une veuve espagnole a bien de la peine à se défendre contre un chevalier français.

Air : Appelé par le dieu d'amour.

De ses exploits suivant le cours
Un Français ne s'arrête guères,
Et de Bellonne et des amours
Les armes lui sont familières ;
On le connaît à sa valeur :
Dès qu'il attaque avec audace ,
Soit une ville , soit un cœur ,
Il se rend maître de la place.

ELVIRE.

Quoi ! Bérenger a su vous plaire ?

CAMILLE.

Je ne l'ai dit qu'à vous. Mon père , qu'une correspondance suivie a lié au vôtre , m'a présenté la fille de son ami , et bientôt votre esprit délicat et enjoué , m'a inspiré pour vous le plus vif attachement ; sachez donc que Bérenger m'a donné des preuves de son amour. Le hasard me le présenta dans les cercles dont il faisait l'ornement. Il a su gagner l'amitié du duc de Montalvar , mon père ; qui , malgré sa fierté , consent à le nommer son gendre.

ELVIRE , avec étonnement.

Que me dites-vous ? Bérenger pourrait bien avoir d'autres vues et je crains....

CAMILLE.

Que craignez-vous ?

ELVIRE.

Air de la Croisée.

La place d'un consolateur,
Auprès d'une veuve charmante,
A. je crois, assez de douceur
Pour que Bérenger s'en contente.

CAMILLE.

Ah! pour moi, cessez de trembler;
Car je sens bien que du veuvage,
Je ne pourrais me consoler
Que par le mariage, (bis.)

Eh! pourquoi donc vouloir me détourner de
l'aimer; savez-vous qu'on pourrait vous croire
jalouse?

ELVIRE.

Ah! ce ne serait pas sans de justes raisons.

CAMILLE.

De justes raisons!

ELVIRE.

Oui; vous me confiez votre secret, je dois vous
révéler le mien.

Air du petit Matelot.

Mes titres sont pleins d'évidence,
Vous conviendrez qu'enfin je dois
Avoir sur vous la préférence,
Quand vous saurez quels sont mes droits.

CAMILLE.

D'être aussi l'objet de sa flamme,
Je vois qu'il faut vous soupçonner.

ELVIRE.

Je suis bien plus,

CAMILLE.

Quoi donc?

ELVIRE.

Sa femme-

CAMILLE.

C'était trop fort à deviner.

Vous, sa femme! et comment se peut-il?...

ELVIRE.

Sous le beau ciel de la provence; Bérenger et
moi, naquîmes tous deux de pères, égaux en

richesses ainsi qu'en naissance , pour terminer des discussions de fortune , Béranger à dix neuf ans , reçut l'ordre de son père de m'épouser. En vain , il alléguait qu'il ne m'avait jamais vue , qu'il ne pouvait m'aimer ; il fallut à la fin obéir et sa résignation aux ordres de son père , fut pour lui le seul moyen de recouvrer la liberté dont on l'avait privé , on nous maria de nuit ; j'aimais Béranger , qui , cependant , s'offrait pour la première fois à ma vue ; mais l'éloge qu'on n'avait cessé de me faire de ses qualités personnelles m'avait prévenue en sa faveur. Je touchais au bonheur , jugez de ma peine quand j'appris que l'instant où j'avais reçu ses sermens , avait été celui de sa fuite : envain nos pères en allarmes envoyèrent à sa poursuite ; on ne sut que long-tems après qu'il avait quitté la France pour venir chercher en Espagne un asile contre son père et des plaisirs de son âge.

C A M I L L E .

Ah ! que m'apprenez-vous ? Mais pour ramener votre époux , n'avez-vous fait encore aucune tentative ?

E L V I R E .

Elles n'ont pas été heureuses jusqu'à présent , trois lettres écrites par moi sont demeurées sans réponse ; irrité de sa fuite , le baron d'Aquilas , mon frère , vint en Espagne , eut le malheur de l'y rencontrer , de lui en demander raison , Béranger en triompha , et lui faisant poser les armes : « Retournez , lui dit-il , vers la comtesse de Toulouse , et assurez-la bien que pour que je rede- » vinsse son époux , il faudrait qu'elle parvint... » à s'emparer de mon anneau. »

C A M I L L E .

Condition singulière et difficile à remplir !

Air : *Si Dorilas.*

Le déficit qu'il fait à sa femme ,
L'obstacle qu'il vient opposer ,
Rend votre époux digne de blâme ,
Pourtant je prétends l'excuser

Et pour vous je sens moins d'alarmes ,
En songeant que dans son dépit ,
Si Bérenger oublia tous vos charmes ,
Il n'oublia point votre esprit.

Mais , que nous veut Pédro ?

SCENE II.

CAMILLE, ELVIRE, PÉDRO.

PÉDRO.

Un courrier qui vient d'arriver au château ,
annonce qu'il précède un grand seigneur.

CAMILLE.

Serait-ce le duc de Montalvar , mon père ?

PÉDRO.

Non , madame , c'est ce seigneur étranger , si
généreux , si magnifique.

ELVIRE.

Français , peut-être ?

PÉDRO.

Justement , c'est le comte de Bérenger.

ELVIRE.

Bérenger va venir.

CAMILLE , à *Elvire*.

Vous vous troublez ?

ELVIRE.

Qui , moi ! je ris d'avance.

CAMILLE , à *Pédro*.

Je lui avais recommandé de fuir l'éclat , de ne
point amener une suite nombreuse.

PÉDRO.

Madame , il est presque seul.

ELVIRE.

A-t-il un page ?

PÉDRO.

Non , madame ; j'ai appris par son coureur ,
que le page de monsieur le comte , a trouvé à
Madrid un superbe établissement.

CAMILLE.

A la cour , cela ne m'étonne pas.

Air : J'ai vu partout dans mes voyages :

Prodiguant l'or pour, mieux paraître ,
 Qu'un grand seigneur soit en crédit ;
 Les serviteurs plus que le maître ,
 En ont souvent tout le profit.
 La faveur est comme une source
 Inutile aux lieux d'alentour ,
 Mais qui, grossissant dans sa course ,
 Fertilise un autre séjour.

Priez, monsieur le comte, de m'attendre au salon,
 j'irai bientôt le recevoir.

Pédro , sort.

SCENE III.

CAMILLE, ELVIRE.

CAMILLE.

Eh ! bien, ma chère Elmire, quel parti comptez-vous prendre ? vous allez revoir votre volage époux.

ELVIRE.

Son arrivée me suggère une idée, peut être un peu singulière, et qui a besoin d'être approuvée de vous. Bérenger est sans page, si vous lui proposiez d'admettre en cette qualité un jeune napolitain qui vous est recommandé, je serais le jeune napolitain.

CAMILLE.

Vous, son page !

ELVIRE.

Air : Cachez la femme sous des roses.

Près de lui je serai sans cesse,
 Bornant mes soins à le servir ;
 Si je n'ai part à sa tendresse,
 Il me verra sans déplaisir ;
 J'aurai son amitié pour gage,
 Et bien des femmes que je voi,
 Après trois ans de mariage,
 M'envieraient un pareil emploi.

CAMILLE.

Mais où trouver le costume nécessaire.

ELVIRE.

J'en possède un. Forcée en voyage de déguiser mon sexe, sous l'habit d'un page. J'en avais pris le ton, l'espièglerie, la témérité.

Air : Je ne veux pas.

Sous cet habit par ce détour,
 J'étais à l'abri du naufrage,
 Tel m'eut osé parler d'amour
 Qui respectait monsieur le page,
 Des hommes craignant un éclat,
 Craignant des femmes indiscrettes,
 De peur qu'un sexe m'en contât,
 A l'autre je contais fleurettes.

C A M I L L E.

Cela devait bien vous réussir. Mais ne craignez-vous pas que Bérenger vous reconnaisse ?

E L V I R E.

A peine m'a-t-il aperçue un moment dans la chapelle obscure, où l'on célébra nos noces; il me croit toujours en France, et là, quand ils voyagent, les époux ont bien vite oublié leurs femmes.

Air : J'ai vu partout dans mes voyages.

Sans crainte vous pouvez m'en croire,
 Telle est la mode en ce pays,
 Et ce n'est pas par la mémoire
 Que l'on distingue les maris.

C A M I L L E.

Cet usage, ici comme en France,
 Aura bientôt un plein succès.
 Déjà même en fait d'inconstance,
 Beaucoup d'Espagnols sont Français.

E L V I R E.

Le page met en vous toutes ses espérances. Il vous devra le bonheur de sa vie.

C A M I L L E.

Comptez sur mon amitié, je compte sur votre adresse.

Air du Vaudeville des Visitandines.

C'est votre époux; ma conscience
 M'oblige à le rendre aujourd'hui,
 Car je dédaigne une opulence
 Qu'on acquiert aux dépens d'autrui.
 Tous vos intérêts sont les nôtres,
 En pareil cas j'en crois mon cœur,
 C'est travailler à son bonheur,
 Que de faire celui des autres

PÉDRO, *revient.*

Monsieur le comte, demande la permission de vous présenter son hommage.

ELVIRE.

Une épouse soumise doit céder la place à son mari; je me retire.

CAMILLE , à *Pédro*.

Il peut venir

(*Pedro* , sort.)

SCENE IV.

CAMILLE , seule.

Ramener un époux , qui déjà peut-être est parvenu à briser ses nœuds , l'entreprise n'est pas facile ! N'importe , en secondant Elvire , faisons d'abord céder la fierté espagnole , à l'héroïsme de l'amitié, dussé-je être la dupe du tour nouveau que l'hymen m'apprête aujourd'hui ?

Air : *Fille à qui l'on dit un secret.*

Je badinai avec l'amour ,
Avec un enfant on badine ;
Je le lutinai : à son tour ,
C'est lui vraiment qui me lutine ;
Son procédé devient piquant ,
Mais je pardonne et me résigne ;
On doit caresser cet enfant ,
Même alors qu'il vous egratigne.

SCENE V.

CAMILLE , BÉRENGER.

BERENGER.

Pardon , madame ; mais mon impatience ne m'a pas permis de rester plus long-temps éloigné de vous. Enfin , je vous revois loin du bruit de la ville ; du faste de la cour , dans ce château solitaire ou j'ai goûté mille délices.

Air : *Femmes voulez-vous éprouver.*

Je borne ici mon univers ,
Car je trouve en ces lieux paisibles ,
Loin des écueils , loin des travers ,
Le meilleur des mondes possibles.
Ici du plus doux avenir ,
Le passé me répond d'avance ;
Le bonheur , fils du souvenir ,
Adopte à son tour l'espérance.

CAMILLE.

Immoler l'éclat des grandeurs au silence de la campagne , le sacrifice est grand ; pourtant , je ne suis pas sans inquiétudes.

BERENGER.

Vous , madame ! quelle peut en être la cause ?

CAMILLE.

Mon père m'écrit que son retour ici suivra de près le votre ; il paraît consentir à notre union ; mais d'ou vient , monsieur le comte , que notre hymen si long-temps attendu est toujours différé ?

BERENGER.

Madame , ce n'est pas moi...

CAMILLE.

Air : Vaudeville de l'un pour l'autre.

Quel est ce bizarre destin ,
 Et quel soupçon en moi s'éveille ;
 Tous les projets du lendemain
 Viennent rompre ceux de la veille.
 D'un côté l'on presse , et pourtant
 De l'autre à la fois on diffère ,
 On hésite , on marche en tremblant ,
 L'amour fait un pas en avant ,
 La crainte en fait deux en arrière.

BÉRENGER.

Ah ! madame... qu'une telle plainte m'est agréable.

CAMILLE.

Il est sans doute un obstacle que vous counaissez , que vous vous obstinez à me taire ; mais que bientôt j'espère découvrir,

BERENGER, à part.

Elle n'y parviendra jamais. (*Haut.*) Soyez sure , madame , que des circonstances particulières , un procès de monsieur le duc , sont les seuls empêchemens.

CAMILLE.

Je craignais que vous n'eussiez laissé en France , quelque objet de votre affection.

BÉRENGER.

En France ! je l'ai quittée si jeune , à vingt ans !

CAMILLE.

C'est l'âge des folies.

BERENGER.

Que la raison dissipe quelques années après.

Air de la Fille en loterie.

De vagues desirs agité,
 A vingt ans le cœur qui s'élançe
 De l'amour à la volupté,
 Ne calcule pas la distance.
 Trop jeune, on ne peut faire un choix,
 Au bonheur il est plusieurs routes,
 L'amour n'en prend qu'une à la fois,
 Mais la volupté les prend toutes.

CAMILLE.

A cet âge-là, on contracte souvent des dettes que l'on acquitte plus tard ; si le souvenir de quelque provençale vous arrêtaît au moment de vous engager à une autre, si tout-à-coup, venant à reparaitre, elle vous disait : « Rappelez-vous vos » promesses ; j'ai quitté ma patrie pour voler sur » vos traces, j'ai attaché à votre retour le sort de » ma vie entière, la votre m'appartient, ainsi que » votre cœur. » Si elle accompagnait cet aveu de ces larmes touchantes, que fait naître la présence d'un ingrat chéri, et l'espoir de le ramener, que feriez-vous alors ?

BERENGER.

Ce badinage n'a rien de réel.

CAMILLE.

Mais enfin que lui diriez-vous ?

BERENGER.

Je lui dirais... j'ai changé, c'est mon crime ; mais, pour nous absoudre tous deux, devenons tous les deux coupables.

Air : Vaudeville du Jaloux malade.

Mon inconstance vous délivre
 Des sermens faits pour enchaîner,
 C'est un exemple qu'il faut suivre,
 S'il ne faut jamais le donner.
 Le plaisir meurt, c'est pour renaître,
 Courons partout pour le saisir ;
 Eh ! pourquoi voudrions nous être
 Moins inconstant que le plaisir ?

Mais , avec vous , madame , j'abjure de telles maximes.

CAMILLE , à part.

Il est pourtant aimable ! quel dommage ! (*Haut.*)
Il faut donc vous croire et reconnaître les soins que vous m'avez prodigués vous êtes , m'a-t-on dit , sans page , dans ce moment , souffrez que j'imité l'exemple de plusieurs dames , en vous en proposant un. C'est un jeune étranger ; vous pourrez faire beaucoup pour lui.

B E R E N G E R .

Ah ! madame.

C A M I L L E .

Je veux qu'il ne vous quitte jamais , et je jugerai de votre amitié pour moi par votre attachement pour lui

Air : *Que d'établissements nouveaux.*

En vous qui m'offrez votre cœur ,
Quand j'acquiers un ami fidèle ,
Je vous promets un serviteur
Soumis , exact , rempli de zèle.
De lui je veux que dès ce jour
Aucun motif ne vous sépare ,
C'est un ami franc... à la cour ,
C'est vous faire un présent bien rare.

Je vais vous le présenter à l'instant.

(*Elle sort.*)

S C E N E VI.

B E R E N G E R , seul.

Quel est donc ce jeune étranger qu'elle protège ? elle veut qu'il ne me quitte jamais ; ne serait-ce pas un piège ? les dames espagnoles ont presque autant d'esprit et de finesse que nos françaises , et moi , impatient , jaloux et craignant qu'on ne découvre le nœud qui me lie !.. si ce page venait à surprendre et à révéler mon secret ! dois-je l'accepter ?

RONDEAU.

Camille aussi fière que belle,
 Se plaît surtout à commander,
 C'est un tort que d'être rebelle,
 C'en est un de toujours céder.

Etre soumis est mon précepte,
 Mais dieux ! quel étrange embarras !
 Je suis esclave si j'accepte,
 Banni si je n'accepte pas.

Camille aussi fière , etc.

Les feux dont son âme est remplie,
 Craignant de se montrer au jour,
 Laisent-ils à la jalousie
 Le soin de prouver son amour ?

Camille aussi fière que belle,
 Se plaît surtout à commander ;
 C'est un tort que d'être rebelle,
 C'en est un de toujours céder.

La voici , tâchons d'é luder.

SCÈNE VII.

CAMILLE , BÉRENGER , ELVIRE , en page.

CAMILLE , à *Elvire*.

Approchez , jeune homme. (à *Bérenger*.)
 Comment le trouvez-vous ?

BÉRENGER.

Très-bien , il faut en convenir.

Air : *J'ai vu le parnasse des dames*.

De la grâce dans sa tournure.

CAMILLE , *bas à Elvire*.

Il vous voit avec intérêt.

BÉRENGER.

Jolis yeux , piquante figure !

CAMILLE.

Mais je crois qu'il vous reconnaît.

ELVIRE , *bas à Camille*.

Tant d'éloges doivent , madame ,
 Vous rassurer en pareil cas ;
 Quand un mari vante sa femme ,
 C'est qu'il ne la reconnaît pas.

CAMILLE , à *Elvire*.

Vous avez trop de modestie.

BÉRENGER , à *part*.

On se parle tout bas , s'entendraient ils ? *A*
Camille. Il a sans doute quelque talent ?

C A M I L L E.

Oh! je réponds des siens. Adroit en plusieurs exercices , il sait encore se faire admirer dans un bal , des pas vifs et brillans, et embellir la fin d'un banquet par d'aimables chansons.

BERENGER , *a part.*

Air :

Quels doux regards elle lui lance ,

ELVIRE , *a part.*

A son aspect mon cœur s'élançe ;

CAMILLE , *a Elvire.*

Chantez , chantez quelque romance.

ELVIRE , *a Camille.*

Un page soumis a vos lois,
Ne se fait pas prier deux fois.
Je vais chanter: l'Épouse délaissée.

B É R E N G E R.

Non point de complainte forcée.
Chante-nous sur un autre ton ,
Gai couplet , naïve chanson.

E L V I R E.

Vous me l'ordonnez , je commence.

L E S A U T R E S.

Faisons silence.

E L V I R E.

Doux chant d'amour
Plait tour-a-tour.
Dans un palais , dans un bocage,
Amant , oiseau , seigneur et Page
Vont répétant au point du jour,
Doux chant d'amour.

Au chant d'amour ,
Le troubadour
Devra le prix de sa constance ,
Plus d'orgueil , plus d'indifférence ,
Tout doit enfin céder un jour
Au chant d'amour.

Le chant d'amour
Au noir séjour ,
D'Orphée enleva la maîtresse ,
La parque oublia sa rudesse ,
Pluton a vu pleurer sa cour
Au chant d'amour.

C A M I L L E.

J'aime beaucoup cette romance.

B É R E N G E R.

Quel doux regard elle lui lance.

E L V I R E.

A son aspect mon cœur s'élançe.

C A M I L L E.

Ah ! convenez que ses accens ,
Portent le trouble dans les sens.

B É R E N G E R.

Oui , je vois bien que ses accens ,
Portent le trouble dans les sens.

E L V I R E.

On est sensible a mes accens ,
Dieux ! quel trouble agite mes sens.

C A M I L L E.

Eh ! bien , monsieur le comte , puis-je espérer
que ma protection ne lui sera pas inutile auprès
de vous ?

B É R E N G E R , *a Camille.*

Il est bien jeune , et ne me connaît pas encore ;
pourra-t-il s'attacher à moi ?

C A M I L L E.

Vos caractères ont de la simpathie.

Air :

Un contraste existe entre vous.
Mais utile et non pas funeste ;
Vous êtes vif , ce page est doux ;
Vous êtes fier , il est modeste.
Oui , vous devez être liés ,
Car tout extrême se rassemble ;
Deux contrastes sont deux moitiés ;
Souvent faites pour être ensemble.

B É R E N G E R.

Vous exigez !...

C A M I L L E.

Air :

Ce page devient en ce jour
De nos vœux le gage sincère ,
C'est le confident de l'amour ,
C'est le messager du mystère.

BÉRENGER.

Armé par vous , des preux guerriers ,
 J'aurais surpassé le courage ;
 Je suis , sans avoir leurs lauriers ,
 Le plus heureux des chevaliers ,
 En recevant de vous un page.

CAMILLE.

Vous l'acceptez. J'en étais sûre. (*A Elvire.*)
 Allons , Monrose , voilà votre maître ; suivez ses
 ordres , et profitez de ses leçons. *Elle sort.*

SCÈNE VIII.

ELVIRE , en page , BÉRENGER.

ELVIRE.

Je suis installé.

BÉRENGER , *a part.*

Il ne l'est pas encore , et comme un courrier doit
 m'annoncer aujourd'hui , que mon mariage rompu
 me rend toute maliberté , profitons de la circons-
 tance. (*Haut.*) Monrose , tu es à moi , je vais
 écrire au duc de Montalvar , et je te chargerai de
 la lettre.

ELVIRE.

Vous m'envoyez à Madrid ?

BÉRENGER.

Je veux t'y placer avantageusement.

ELVIRE.

J'attendais plus de la protection de Camille.

BÉRENGER.

Elle ne veut que ton bonheur , et c'est lui qui
 m'excusera.

ELVIRE.

Air du Vaud. de Voltaire chez Ninon.

Eh ! quoi , seigneur , déjà partir ,
 Moi qui m'étais flatté d'avance ,
 Que j'eserais à vous servir ,
 Animé par votre présence
 Du bonheur d'être à votre cour ,
 A peine je jouis encore ,
 La faveur est donc un beau jour
 Qui se termine à son aurore.

BÉRENGER.

C'est ton intérêt que je consulte.

ELVIRE.

Mon intérêt !

BÉRENGER.

Oui. En me privant de toi je te donne au seigneur, le plus en crédit à la cour.

ELVIRE, *a part.*

Quel contre-temps.

BÉRENGER,

Tu le serviras fidèlement.

ELVIRE.

Vous voulez...

BÉRENGER.

Je répondrai de toi.

ELVIRE.

Vous ferez donc plus que moi-même.

Air : Mais pourquoi donc vous récrier.

De grace, ne me livrez pas,
Seigneur, en des mains étrangères,
Je pourrais dès les premiers pas,
Du devoir franchir les barrières.
A mon âge tout est permis,
Pour vous on vous croirait coupable,
Et des torts que j'aurais commis,
Votre honneur serait responsable.

BÉRENGER.

Ta candeur me rassure ; un ou deux préceptes suffiront pour t'apprendre à te bien conduire, et je vais te les donner sur le champ : travaille sans cesse à te faire craindre des hommes, et à te faire aimer des femmes.

ELVIRE.

Oh ! je sais bien qu'il faut toujours avoir une dame de ses pensées.

BÉRENGER.

Une seule, pour un page, ah ! mon ami ! attend du moins que tu sois chevalier.

Air : L'Amour est un Dieu volage.

L'austère chevalerie
 Ne me permet qu'un seul choix ;
 Mais un page étend ses lois ;
 Voltiger voilà ses droits ,
 Tromper voilà son génie ;
 Tout lui dit d'être inconstant ,
 Le beau sexe en fait autant .
 Le ciel fit l'humeur légère ,
 Pour les pages aguerris ,
 La foi pour l'amant vulgaire ,
 Le repos pour les maris .

ELVIRE.

(*A part.*) Les jolis conseils qu'un mari donne
 à sa femme.

BÉRENGER.

Même air.

Des préjugés qu'on révère,
 Que t'importe le traité,
 Aux genoux de la beauté ?
 C'est à sa témérité
 Qu'un page doit l'art de plaire
 Au boudoir, au champ d'honneur,
 L'audace le rend vainqueur.
 Or, si le succès te tente,
 Il faut, retiens ma leçon,
 Dans la carrière galante,
 Être dupe bien fripon.

ELVIRE.

Oh ! je serai fripon, monsieur le comte ; si vous
 m'accordiez quelques mois de leçons.

BÉRENGER.

Celle là doit te suffire ; songe à te rendre à Ma-
 drid.

ELVIRE, *à part.*

Je vais le forcer à me garder.

BÉRENGER.

Tu m'as entendu ?

ELVIRE.

Oui, seigneur, et je me dispose à partir. Aussi
 bien, mon voyage à Madrid, me fournira l'occa-
 sion de remplir la mission dont je suis chargé au-
 près d'un seigneur français, qui a fui sa femme et
 et sa patrie, pour venir habiter cette ville.

B É R E N G E R .

Tu as une mission près d'un seigneur français ?

E L V I R E .

Pour laquelle j'ai besoin de renseignemens.

B É R E N G E R .

Et quelqu'un ici saurait-il ?...

E L V I R E .

Je ne l'ai dit à personne ; mais j'en instruirai Camille , en lui demandant une lettre...

B É R E N G E R , *à part.*

Serait-ce de moi qu'il s'agit ? Je le saurai bientôt. *Haut.* Tu ne partiras pas.

E L V I R E .[•]

Quoi ! seigneur !

B É R E N G E R .

En faveur des dispositions que tu annonces , je consens à te garder encore quelques jours ; mais à condition que tu ne parleras à qui que ce soit , de ta mission.

E L V I R E .

Je le jure.

B É R E N G E R .

Seulement , quand tu verras Camille , dis-lui combien je l'aime , et combien il me tarde d'être son époux.

Air : La Loterie est la chance.

Elle hésite , elle balance ,
De mes feux peins-lui l'excès ,
C'est sur ton intelligence
Que je fonde mon succès.

E L V I R E .

Je vais dire à votre amie,
Seul objet de votre choix ,
Que de la chevalerie,
Vous n'étendez point les lois.

B É R E N G E R .

Elle hésite , elle balance , etc.

E L V I R E .

Ahl sur moi , comptez d'avance ,
 De vos feux je vois l'excès ,
 Et de mon intelligence
 Attendez tous vos succès .

B É R E N G E R .

Je vais écrire et charger un autre de mes dépêches .

S C E N E I X .

E L V I R E , *seule* .

Je commence à l'intéresser ; il m'accorde quelques jours , employons-les à l'arracher à sa nouvelle passion , à lui dérober , surtout , cet important anneau . O ciel ! seconde mes vœux .

R O N D E A U .

Grace à mon sexe et mon habit ,
 Deux attributs sont mon partage ,
 On joint le courage à l'esprit ,
 Quand on est femme et page .
 A l'égard de mon Bérénger ,
 Un double sentiment m'inspire .
 La femme est prête à se venger ,
 Toujours le page est prêt à rire .
 Grace a mon sexe et mon habit , etc .
 Vraiment je lui garde un trésor ,
 Quel époux après long voyage ,
 Ne voudrait voir sa femme encor
 Telle qu'au jour du mariage .
 Grace a mon sexe et mon habit , etc .

Tout m'encourage . Je ne puis douter du cœur de Camille , elle a pu se laisser éblouir un instant par les graces et l'esprit de Bérénger ; mais elle est jeune , jolie , opulente ; vingt seigneurs Espagnols qu'elle a dédaignés , brigueront l'honneur de remplacer monsieur le comte... la voici .

S C E N E X .

E L V I R E , C A M I L L E , *une lettre à la main* .C A M I L L E , *à part* .

Que viens-je d'apprendre ? qu'elle nouvelle !
Haut . Eh bien , Elvire , êtes-vous parvenue au but que vous désiriez attendre ?

ELVIRE.

Bientôt j'y parviendrai.

CAMILLE.

Par surprise peut-être ?

ELVIRE.

Eh ! non pas , où serait le mérite !

CAMILLE.

Quel moyen emploirez-vous donc ?

ELVIRE.

Sa tête est vive ; mais son cœur est bon , et j'ai sur moi certain talisman...

CAMILLE.

Un talisman !

ELVIRE.

Certain anneau qui l'engagera à me donner le sien.

CAMILLE.

Je veux savoir comment...

ELVIRE.

Permettez-moi de vous le cacher.

CAMILLE.

A la bonne heure ; mais moi , je ne vous cache-
rai point un incident fort extraordinaire.

ELVIRE.

ELVIRE.

Et lequel ?

CAMILLE.

Lisez cette lettre , que je reçois à l'instant même de l'intendant que j'ai laissé à Madrid.

ELVIRE , *prend la lettre et lit :*

Madame.

« Chargé par vous de prendre des informations » sur le comte de Bérenger , j'ai écrit en France , » et j'ai appris qu'il a été marié à la comtesse » de Toulouse ; mais comme cet hymen n'a été » formé que par un abus de l'autorité paternelle , » les tribunaux n'attendent plus qu'une signa- » ture du comte pour rompre entièrement ses nœuds. »

Quel coup de foudre !

CAMILLE.

Elvire , d'après cette nouvelle , nos rapports sont bien différens.

ELVIRE.

Quoi , madame ! n'auriez-vous plus pour moi les mêmes sentimens ? grand dieu ! nouvel embarras ! au lieu d'un obstacle en voici deux maintenant. Ah ! de grace , Camille , n'arrêtez pas mes projets dans leur cours.

Air :

De la fortune mutinée ,
Puis-je sans vous braver les traits ?
Accordez-moi cette journée
Pour accomplir tous mes projets ,
Elvire a genoux vous supplie ,
Je n'ai que mon courage et vous ,
Conservez-moi donc une amie ,
Pour que je conserve un époux.

SCENE XI.

Les Mêmes, BÉRENGER.

BÉRENGER.

C'est Camille et Monrose , observons.

CAMILLE , *a Elvire.*

Qui vous résisterait ! on vient , levez-vous donc :

ELVIRE , *appercevant Béranger.*

C'est lui , fuyons.

BERENGER , *a Elvire.*

Arrêtez , Monrose. *A Camille.* Que vous disait-il ?

CAMILLE.

Monsieur le comte , vous me voyez dans un trouble...

BÉRENGER.

Du trouble , et pour qui ?

ELVIRE.

Pour moi , monsieur le comte.

BERENGER.

Qu'as-tu donc fait ?

ELVIRE.

J'ai parlé pour vous.

BERENGER.

A ses pieds.

ELVIRE.

Je me mettais à votre place.

BERENGER.

Songez à reprendre la vôtre.

ELVIRE, *a part.*

J'y emploie tous mes efforts.

BERENGER.

Air : Que vois-je c'est Voltaire.

D'un amour qu'on partage,
Je forme le soupçon,
Faut-il qu'un maudit page
Trouble ainsi ma raison ?

ELVIRE, *bas a Camille.*

Lui préparant un sort prospère,
Par un peu de malignité,
Couvrons du voile du mystère,
Et la vengeance et la gaieté.

CAMILLE, ELVIRE.

D'un amour qu'on partage,
Il forme le soupçon,
On voit bien que lepage
A troublé sa raison.

CAMILLE.

Monsieur le comte, pourquoi cette agitation ?
Auriez-vous quelque chagrin ?

BERENGER, *dissimulant.*

Moi, madame, auprès de vous, jamais.

Air du Vaud. de l'Avare.

Pour la triste mélancolie,
Abdiquer l'empire des jeux,
Au vif éclair de la saillie,
Préférer le ton sérieux.
Etre muet, être passible,
D'un soupçon cacher les progrès,
C'est la seule chose aux Français,
Qui puisse paraître impossible.

CAMILLE.

Dans un autre moment, monsieur le comte,
vous pourrez vous livrer sans contrainte à un sen-
timent honnête et pur.

BERENGER.

Tel que vous l'inspirez ?

CAMILLE.

Tel que je le souhaite. J'attends ici le duc de Montalvar : jusqu'à son retour, je crois devoir me soustraire à vos tendres protestations.

BERENGER.

Permettez-moi de vous suivre.

CAMILLE.

Je vous laisse avec Monrose.

Air du Vaud. de Rien de Trop.

A ce jeune interprète,
Daignez confier vos secrets,
Sa personne est discrète,
C'est pour elle qu'ils sont tous faits

D'une juste confiance
On peut l'honorer je crois,
Certe à votre confiance
Nul ici n'a plus de droits.

A ce jeune interprète, etc.

BERENGER.

Ce perfide interprète,
M'a trahi, j'en vois les effets,
Et sa flamme indiscrete
Vient déranger tous mes projets,

ELVIRE.

Il croit que l'interprète
A dérangé tous ses projets,
De sa fureur secrète,
Je vais voir bientôt les effets.

Camille sort.

SCENE XII.

BÉRENGER, ELVIRE.

ELVIRE, *a part.*

Le danger est pressant, attaquons.

BERENGER.

Monrose, je ne serai point ta dupe. Tu ne te serais point jetté aux pieds de Camille, si tu n'avais parlé que pour moi.

ELVIRE.

Ma foi, Monsieur le comte, il faut l'avouer, en parlant pour vous, j'ai été entraîné à parler pour un autre.

BÉRENGER.

Pour un autre !

ELVIRE.

Et cet autre, c'est moi.

BÉRENGER.

Toi !

ELVIRE.

Ne m'avez-vous pas recommandé d'être téméraire ?

BÉRENGER, *a part.*

Qui moi... perfide ! mais il tient peut-être mon secret, il peut me nuire ; dissimulons.

ELVIRE.

Ah ! seigneur, que l'aveu de ma faute en obtienne le pardon. Mon cœur animé par vos préceptes n'a pu résister à l'occasion de les pratiquer. Camille a daigné m'excuser, ne soyez pas moins indulgent.

BÉRENGER, *a part.*

Sije n'étais certain d'être aujourd'hui son époux.

ELVIRE.

Mais.

Air :

Mon égarement entre nous,
Ne mérite pas qu'on le blâme,
Je devais être, disiez-vous,
Entreprenant près d'une femme.
De contrainte envers la beauté,
En exigeant que je m'abstienne,
Monseigneur n'a pas ajouté
Qu'il fallait excepter la sienne.

BÉRENGER, *a part.*

Il me raille. Avant de l'exiler loin d'elle, je veux, sans me découvrir, connaître la mission dont il est chargé. (*Haut.*) Va, Monrose, je pénètre le motif secret qui te fait agir.

Air

A ce procédé qui m'étonne,
La gloire aura pu t'engager
Et des conseils que je te donne,
Tu veux me montrer le danger.

Mais du voile du badinage,
Pour couvrir ainsi tes projets,
Pour joindre l'esprit au courage,
Il faut que tu sois né français.

ELVIRE.

Non, seigneur, je suis napolitain; mais j'ai mérité
votre haine, et je dois m'en punir.

BÉRENGER.

T'en punir!

ELVIRE.

Oui, monsieur le comte, et dès ce moment.

BÉRENGER.

De quelle façon?

ELVIRE.

Ce n'est plus vous qui me renvoyez, c'est moi
qui vous demande mon congé.

BÉRENGER.

Tu m'oses prévenir.

ELVIRE.

J'avoue que je ne vous quitte pas sans regrets;
il me sera également pénible de fuir ce pays, où
j'ai trouvé une patrie, une protectrice que j'aime.
un maître que j'estime; mais je vous ai offensé, et
je pars.

BÉRENGER,

Tu pars!

ELVIRE.

Je quitte la Castille.

BÉRENGER.

Et où vas-tu?

ELVIRE.

Au fond de la Provence où j'ai voyagé long-
tems.

BÉRENGER.

En Provence, dis-tu?

ELVIRE.

Sous la conduite de mon gouverneur. Quand
le sire de Coucy y donna ce tournois si splendide
à la petite nièce de l'illustre Laure de Noves, j'y
fus admis.

BERENGER, *a part*
Et moi j'y fus vainqueur.

Air : *Ahi povero Calpigi.*

Un héros, j'en garde mémoire,
Au tournoi obtint la victoire,
De Pétrarque on chanta des vers,
Qui parcourent tout l'univers;
La dame qu'on dit insensible,
Aurait voulu qu'il fut possible
De ceindre du même laurier,
Et le poète et le guerrier.

BERENGER, *a part.*
Délicieux souvenir !

ELVIRE, *a part.*
Il s'attendrit ; poursuivons. *Haut.* Je fus même
reçu chez le comte de Raimond.

BÉRENGER.
Le comte de Raimond, le père de la comtesse
de Toulouse ! *A part.* O ciel ! il saurait tout.

ELVIRE.
Deux ans après, je pleurai, avec lui, la perte de
sa fille.

BÉRENGER.
Que viens-tu m'apprendre ? la comtesse n'est plus ?

ELVIRE.
Elle a quitté le monde, sans se plaindre, en
songeant qu'elle rendait à son époux toute sa liberté.

BERENGER.
Femme adorable ! a-t-on cherché à informer
son mari de ce fatal événement ?

ELVIRE.
Sachant que je me rendais à Valladolid, pour
y être page, on me confia un anneau, que la com-
tesse de Toulouse conservait toujours.

BERENGER, *voyant un anneau au doigt d'Elvire.*
Celui-là ?

ELVIRE.
Oui, seigneur ; je fus chargé de le rendre à
son époux.

BERENGER.
Qui sans doute était devenu pour elle un objet
de haine et de mépris.

ELVIRE.

Pour elle , oh ! non pas.

Air : *Lorsque vous verrez un Amant.*

Loin de l'époux qu'elle adorait ,
Ne le devoir qu'à la contrainte ,
Était hélas ! son seul regret ,
Ne plus le voir , sa seule crainte.
Elle eût voulu vers ce Vainqueur ,
Dont la perte causait ses larmes ,
N'avoir de guide qu'un cœur ,
Et de protecteur que ses charmes.

BÉRANGER.

Eh ! quoi ! sans partager les idées de vengeance
qui avaient égaré son frère...

ELVIRE.

Même air.

Elle déplorait sans détour ,
Mais n'accusait point son absence ,
Comme elle aurait à son retour
Forcé ses plaintes au silence !
Elle eut alors par son amour ,
Fixant leurs douces destinées ,
Tâche d'acquitter en un jour
La dette de plusieurs années.

BÉRANGER.

Et son époux a pu méconnaître des qualités si
précieuses , et négliger des dons si rares , que ne
vit-t-elle encore ! donne-moi cet anneau , je veux
le joindre à celui-ci qui ne me quittera jamais , donne.

ELVIRE.

Pardon , seigneur , mais j'ai l'ordre de ne le re-
mettre qu'à l'époux de la comtesse de Toulouse.

BÉRANGER.

Pourquoi ne t'es-tu pas encore acquitté de ta
mission ? Tu ne le connais donc pas ?

ELVIRE.

Non , seigneur , je ne le connais pas. Après bien
des recherches vaines , le tems et diverses circons-
tances ont effacé de ma mémoire le nom du mari.

BÉRANGER.

Laisse moi du moins y jeter les yeux.

ELVIRE , *le retirant de son doigt.*
Le voici , (*Elle le lui donne.*)

BÉRENGER , *le prenant.*

Je crains pour toi quelque méprise. Tu pourrais l'égarer. Je me rends dépositaire de cet anneau.

ELVIRE.

Vous le garderiez ?

BÉRENGER.

Avec soin ; j'en réponds.

ELVIRE , *à part.*

Tout est perdu. *Haut.* Ah ! seigneur , songez que c'est à moi d'en rendre compte. Rendez-le moi.

BÉRENGER.

Mets-y le prix que tu voudras.

ELVIRE.

Eh ! bien... donnez m'en un autre à sa place. Le vôtre , par exemple ; oui , celui-là seul pourrait me consoler , il me rappellerait un maître qui m'est bien cher , et à qui j'aurais voulu appartenir toute ma vie.

BÉRENGER.

Adieu , Monrose , je vais voir Camille.

ELVIRE , *a part.*

Elle vient ; c'est en sa présence qu'il me donnera son anneau.

SCÈNE XIII.

Les Précédens , CAMILLE.

ELVIRE.

Ah ! madame , j'implore votre appui secourez-moi contre le maître que vous avez daigné me choisir.

CAMILLE , *a Bérenger.*

De quoi , s'agit-il ?

BÉRENGER.

Il ne s'agit que d'une bagatelle.

ELVIRE.

Un anneau. Il m'est confié , madame , et j'attache à sa possession mon honneur même et le bonheur de ma vie.

CAMILLE.

Allons, monsieur le comte, faut-il ainsi le désoler ?

BERENGER.

Un anneau qu'il ne sait à qui remettre.

ELVIRE.

Pardonnez-moi, seigneur, je me rappelle à présent le nom du mari. C'est le comte de...

BÉRENGER.

Tais-toi. Pour lui prouver, madame, que rien ne peut altérer ma bienveillance pour un page qui m'est recommandé par vous ; je vais lui donner, sous vos yeux, une marque bien chère de mon estime. (*A Elvire.*) Au lieu de celui que tu réclames, reçois mon anneau.

ELVIRE.

Je l'avais désiré, seigneur ; mais si ce n'est pas votre cœur qui me le donne, je le refuse.

BÉRENGER.

Ne crains rien.

Air :

De toi, dont j'ignorais le zèle,
Je ne veux plus me séparer,
Va, c'est mon cœur qui te rappelle,
Je ne sais plus que t'admirer.
Monrose est discret, il est sage,
Mais il n'est point brave à demi,
Prends mon anneau, non comme page,
Je l'offre à mon meilleur ami.

CAMILLE.

Et c'est la comtesse de Toulouse qui le reçoit.

BERENGER.

Que dites-vous ?

CAMILLE.

Ah ! monsieur le comte, je suis dans un étonnement !

BÉRENGER.

D'où peut-il provenir ?

CAMILLE.

Ce n'est plus Monrose, ce n'est plus un page que vous voyez ici, c'est la comtesse de Toulouse, mon amie, et votre femme.

BERENGER.

Ma femme!

CAMILLE.

Oui, c'est bien elle-même.

BÉRENGER.

Air :

Eh ! quoi, c'est vous ! j'en doute encor,
 Ah ! que d'esprit et que d'aresse !
 Quand je possédais un trésor,
 Je cherchais au loin la richesse.
 Mon père trop impérieux,
 Connaissant votre grace extrême,
 Pour me faire approuver nos nœuds
 N'avait besoin que de vous-même.

Ma faute était de vous méconnaître, j'implore mon pardon.

ELVIRE.

Il vous est accordé.

BÉRENGER.

O jour heureux pour moi !

VAUDEVILLE.

Vous fixez un époux volage,
 Que mon sort doit être envié.
 J'aurai désormais, pour partage,
 L'amour, l'hymen et l'amitié.
 Par ses charmes qu'il faut qu'on aime,
 Joint au talent d'un troubadour,
 Elvire est Minerve elle-même,
 Se parant des traits de l'Amour.

T O U S.

Vous fixez }
 Quand je fixe } un époux volage, etc.

CAMILLE, *a Bérenger.*

L'amour est jaloux en Espagne ;
 Pour moi réunir deux époux,
 Qu'une paix solide accompagne,
 C'est ce dont mon cœur est jaloux.

T O U S.

Vous fixez }
 Quand je fixe } un époux volage, etc.

(32)

ELVIRE , au Public.

De deux nœuds terminent ma peine,
Reservez-les par un bravo,
Et de peur de briser leur chaîne,
Ne laissez pas tomber l'anneau
Que votre bonté favorable,
Dans nos jeux tant de moitié,
Rende le triomphe durable,
D'Amour, d'hymen et d'amitié.

20 JY. 68
F I N.